

Patricia Godbout

LA TRADUCTION LITTÉRAIRE AU QUÉBEC : DE LA PRATIQUE À LA THÉORIE

RÉSUMÉ : La pratique actuelle de la traduction littéraire au Québec ne repose guère sur une longue et riche tradition. Ce n'est d'ailleurs qu'au cours des vingt dernières années qu'elle s'est donné des assises théoriques. Cet article examine quelques-unes des conclusions auxquelles sont arrivés certains essayistes – comme Sherry Simon – qui ont cherché à cerner les particularités de la pratique de la traduction littéraire en contexte québécois et, plus largement, canadien.

Ici comme ailleurs, les traducteurs littéraires sont, dans la vaste majorité des cas, des écrivains, des journalistes, des professeurs, des chroniqueurs, des réviseurs qui s'adonnent aussi à la traduction. Cette activité se fonde généralement dans leur pratique, plus ou moins noble, plus ou moins commerciale, d'écriture. Lire, réfléchir, écrire, interpréter, critiquer, traduire : toutes ces activités vont de pair.

Le fait que la traduction littéraire au Québec, comme dans l'ensemble du Canada, ne se soit pas constituée en sphère d'activité et d'étude distincte avant les années 1960 n'a donc rien de bien étonnant. On doit à Philip Stratford d'avoir fait un premier inventaire, en 1968, de la littérature canadienne en traduction, étude qui fut publiée dans la revue *Meta*¹. Stratford, qui était alors professeur de littérature anglaise à l'Université de Montréal, avait entrepris cette recension au moment de préparer une série de cours sur les romanciers canadiens-anglais. Cherchant des titres qui étaient aussi disponibles en version française, il n'avait recensé au total qu'une douzaine de romans canadiens-anglais traduits en français depuis le XIX^e siècle! Stratford poursuivra ces recherches pour faire paraître, en 1975, une *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais*.

Cet état des lieux fait par Stratford survient à peu près au moment où des programmes d'aide à la traduction se mettent en place au Conseil des arts, grâce notamment aux orientations données par Naïm Kattan, alors directeur du Service des lettres et de l'édition du Conseil². C'est aussi à cette époque qu'est fondée l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada (ATTLC), plus précisément le 17 mai 1975, à Montréal. La traductrice Patricia Claxton, première présidente de l'ATTLC, se rappelle, dans un article paru en 2000 dans *Meta*, que cette naissance avait rempli plus d'un traducteur de joie, mais n'avait pas été accueillie favorablement par tous (Claxton

2000, 7)³. Certains cercles de traducteurs professionnels au Québec, qui avaient réussi à unifier des groupes disparates, voyaient cette initiative comme une trahison. Ils n'ont pas compris à l'époque ce qui poussait les traducteurs littéraires à se donner leur propre association : les principaux problèmes et préoccupations des traducteurs littéraires s'apparentent davantage à ceux des écrivains qu'à ceux de la plupart des autres traducteurs. De plus, les associations professionnelles étaient d'envergure provinciale, alors que les membres de l'ATTLC allaient provenir de partout au pays.

De manière générale, explique Patricia Claxton, les éditeurs n'ont pas non plus accueilli la création de l'association avec grand enthousiasme, bien que l'éditeur torontois Jack McClelland ait accepté l'invitation qui lui avait été faite de prendre la parole au congrès de fondation. Il fallut plusieurs années pour convaincre les éditeurs anglophones et francophones que, comme groupe, les traducteurs littéraires n'étaient pas des ennemis, mais des alliés⁴. Depuis, le travail de l'ATTLC s'est déployé sur plusieurs fronts : établissement d'un contrat-type entre éditeurs et traducteurs, droits d'auteur, interventions auprès des médias pour promouvoir la reconnaissance du travail des traducteurs littéraires, etc.

C'est à partir du milieu des années 1980 qu'un travail de réflexion sérieux et systématique est mené sur la traduction littéraire au Canada. On ressent le besoin de situer cette pratique, qui en est presque à ses premiers balbutiements, dans son cadre social, politique et idéologique, afin de mieux comprendre pourquoi telle oeuvre littéraire canadienne de langue française ou anglaise a – ou n'a pas – été traduite et quelle esthétique de la traduction a été favorisée au fil des époques et des courants littéraires. Dans le présent article, nous nous proposons de dégager quelques éléments du discours sur la traduction littéraire, au Québec plus particulièrement, tel qu'il s'est donné à lire sous la plume de divers critiques, essayistes ou traducteurs, au cours des vingt dernières années.

Une pratique distinctive

Dans une contribution récente à un ouvrage collectif sur les *Tendances actuelles en histoire littéraire canadienne*, Kathy Mezei, professeure à l'Université Simon Fraser, affirme que le contexte culturel et politique propre au Canada a contribué à fonder une pratique de la traduction littéraire distinctive et un discours spécifique autour de cette pratique, spécificité qui est attestée par des traducteurs et des chercheurs à l'échelle internationale (Mezei 2003, 107)⁵. Mezei s'intéresse depuis longtemps à la traduction littéraire au pays, elle qui avait fait paraître, dès 1988, une *Bibliographie de la critique des traductions littéraires anglaises et françaises au Canada* aux Presses de l'Université d'Ottawa.

C'est d'ailleurs durant cette deuxième moitié des années 1980, comme nous venons de le mentionner, que l'étude de la traduction littéraire au Québec et au Canada s'est donné des assises solides. On peut véritablement parler d'un temps fort dans ce domaine, car outre la *Bibliographie* de Mezei, cette période a vu la parution, en 1987, d'une histoire de la traduction au Canada par Jean Delisle⁶ et la création de l'importante

revue *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction)*. Cette période fructueuse résulte de l'application à la situation canadienne de recherches et réflexions menées à l'étranger par des théoriciens et penseurs comme Gideon Toury et Antoine Berman.

À partir de la fin des années 1970, Gideon Toury, chercheur de l'Université de Tel-Aviv, et son collègue Itamar Even-Zohar ont proposé la théorie du polysystème littéraire et ses notions sous-jacentes d'interférence, de centre et de périphérie, etc. Au sein du polysystème littéraire, l'écrivain est un *producteur* et le lecteur un *consommateur* de textes sous diverses formes (fragments, extraits, récits, citations, adaptations, etc.). Cette théorie accorde une grande place à la traduction comme vecteur d'interférences entre les cultures. Elle cherche notamment à définir la position de la littérature traduite à l'intérieur de ce polysystème⁷.

En 1991, le poète, essayiste et traducteur E. D. Blodgett signe un article dans *TTR* qui s'intitule « Towards a model of literary translation in Canada ». L'approche traditionnelle dans le domaine des études sur la traduction, rappelle-t-il, pose la primauté ontologique de l'origine. Citant Gideon Toury, il explique que selon ce paradigme, un texte-source est un problème qui appelle une solution (Blodgett 1991, 191)⁸. Cette approche a alimenté tout un discours qui place le texte original en position de supériorité et qui s'est cristallisé dans l'adage italien « *Traduttore, traditore* », voulant que le traducteur soit un traître. Mais on peut se demander, avec le linguiste Roman Jakobson, « *traducteur de quels messages? traître à quelles valeurs?* » (Jakobson 1963, 86).

Selon Blodgett, les études sur la traduction littéraire sont désormais placées sous le signe d'un nouveau paradigme qui privilégie le texte-cible. D'après cette approche, l'opération de traduction n'est plus perçue comme la *reproduction* d'un texte antérieur mais comme une *production* textuelle dont le sens et la valeur sont déterminés par l'insertion de ce nouveau texte dans le polysystème de la langue d'arrivée. Libérée de la zone exiguë de la résolution de problèmes où elle était tenue prisonnière, la traductologie – c'est-à-dire le champ des études sur la traduction – peut dès lors situer le texte traduit dans le réseau complexe des systèmes dans lequel il s'inscrit réellement.

La résistance à la traduction

Les réflexions menées sur les particularités de la traduction littéraire au Québec et dans le reste du Canada doivent également beaucoup à l'essayiste français Antoine Berman qui a publié, en 1984, un livre qui exercera une grande influence : *L'épreuve de l'étranger : culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. L'auteur y montre notamment l'importance de l'activité de traduction dans la pensée d'écrivains et de philosophes tels Herder, Goethe et Schlegel, pour ne nommer que ceux-là. Pour Berman, la traduction n'est pas tant lecture que *relecture*. C'est donc un geste qui a son historicité. Il note aussi un mouvement de résistance culturelle à l'égard des textes traduits : « *toute culture résiste à la traduction, écrit-il, même si elle a besoin essentiellement de celle-ci* » (Berman 1984, 16). Berman a par la suite peaufiné sa méthode de critique des traductions dans *Pour une critique des traductions : John Donne*, ouvrage publié à titre posthume en 1995. Dans un numéro récent de la revue *TTR* consacré à Antoine Berman, Sherry Simon

écrit très justement que ce dernier « *a donné à la traductologie naissante un idéal : la fidélité à l'esprit critique* » (Simon 2001, 27).

Sherry Simon a retenu, entre autres, des écrits de Berman l'importance de définir le statut symbolique qu'une société donne à l'acte de traduire. Elle observe avec lui que toute traduction doit ou bien se conformer aux normes et aux traditions d'écriture de la culture d'accueil (ce que Berman qualifie de « *traduction ethnocentrique* » et « *hypertextuelle* »), ou bien s'afficher comme le produit d'une réalité étrangère et opter alors pour ce que Berman appelle « *la traduction de la lettre* » (Simon 1988a, 31-32)⁹.

Le travail de réflexion théorique mené par Simon et l'application pratique qu'elle en a faite à la situation canadienne ont conduit à la publication, à la fin de la décennie 1980, d'un livre, *L'inscription sociale de la traduction au Québec* (1989), et d'une série d'articles importants¹⁰. Dans *L'inscription sociale*, Simon se penche sur la manière dont le discours traduit fonctionne à l'intérieur de la société québécoise, ce que peu de chercheurs avaient fait avant elle. « *Le livre traduit est un produit ambigu* », souligne-t-elle, à la fois nécessaire et contingent, à la fois produit national et produit étranger. « *Par son écriture, l'œuvre traduite est une création double, autant le travail du traducteur que de l'auteur. La "part" du traducteur, cependant, est plus souvent décrite comme une déformation que comme un apport positif* » (Simon 1989a, 77-78).

C'est particulièrement le cas de la traduction de l'anglais vers le français pratiquée au Québec, perçue historiquement comme un appauvrissement de la langue d'arrivée et une menace à l'intégrité de celle-ci. Dans un article intitulé « *Dissymmetries in Canadian Translation* », Simon affirme d'emblée qu'au cours des cent dernières années, on a attribué une signification culturelle passablement différente à la traduction littéraire du français à l'anglais et de l'anglais au français au Québec, comme dans le reste du Canada. La traduction du français à l'anglais fut, au départ, une sorte d'entreprise ethnographique, un désir d'acquérir des connaissances au sujet d'une société opaque et mal comprise, et elle est demeurée marquée par ses origines. Alors que l'activité de traduction de l'anglais au français a toujours été associée, dans une mesure plus ou moins grande, à la lancinante préoccupation de défendre et de promouvoir la langue française (Simon 1988c, 40). « *Reconnaître les valeurs ou les partis pris qui influencent la traduction n'implique pas que l'on doive considérer le texte traduit comme automatiquement tendancieux ou infidèle*, tient à préciser Simon dans *L'inscription*. *C'est plutôt reconnaître que la traduction sera orientée à l'intérieur de paramètres préétablis, par le projet culturel dont elle fait partie* » (Simon 1989a, 21).

Dans « *Conflits de juridiction. La double signature du texte traduit* », publié dans la revue *Meta* en 1989, Simon se penche sur les préfaces de traducteurs, ces lieux de prise de parole qui soulignent l'intervention d'une seconde main et d'un deuxième contexte culturel dans la préparation du livre. Ainsi, les préfaces visent souvent deux objectifs contradictoires : mettre en valeur le nom du traducteur, tout en insérant le travail de ce dernier dans un cadre de justifications étroites. Même si la traduction, en tant que processus d'échange linguistique, existe depuis les premières civilisations de l'écrit, Simon rappelle qu'un rapport d'autorité s'installe entre le traducteur et l'auteur dès la Renaissance¹¹. Comme l'écrit Luce Guillermin, « *la traduction peut être considérée comme*

une modalité – textuelle – de rapport à la Loi, de relation en tout cas à une autorité tutrice, le texte à traduire » (Guillerm 1984, 55-56). La position du traducteur se définit au XVI^e siècle plus ou moins telle qu'on la connaît aujourd'hui : c'est un agent de la production du texte au même titre que l'auteur, mais il se définit tout de même comme son négatif (Simon 1989b, 197).

L'étude qu'a faite Simon d'un certain corpus de préfaces de romans canadiens en traduction lui a permis de conclure que les préfaces des romans canadiens traduits du français vers l'anglais étaient beaucoup plus fréquentes que celles d'œuvre de fiction traduites de l'anglais vers le français. Dans un article publié dans la revue *Canadian Literature* en 1988, Simon s'attarde sur la préface que signe l'écrivain canadien-anglais Charles G. D. Roberts (1860-1943) à sa traduction des *Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé. Le traducteur écrit que c'est afin de connaître le peuple canadien-français que les Canadiens de langue anglaise se tournent naturellement vers la littérature canadienne-française (Simon 1988a, 31). Pour Simon, cette affirmation de Roberts est un énoncé fondateur des visées des traducteurs en contexte canadien (Simon 1988c, 40).

Ainsi, la traduction de la littérature canadienne-française a été conçue dès le départ en termes politiques et ethnographiques. Nombre de traducteurs, à l'instar de Roberts, répètent encore et encore leur foi dans l'importance de comprendre l'Autre afin de réaliser l'unité politique. La traduction littéraire est un véhicule de connaissance du Canada français, connaissance qui conduira sûrement à la compréhension. La première motivation est ainsi de rendre accessible au Canada anglais des œuvres littéraires qui seraient des représentations prétendument réalistes de la vie au Québec.

À l'opposé, la traduction d'œuvres canadiennes-anglaises est, dans une large mesure, un outil de connaissance de soi mis entre les mains du lectorat canadien-français. Ici encore, les préfaces sont utiles pour cerner la signification de la traduction dans la littérature d'accueil. Dans un texte intitulé « Volontés de savoir : les préfaces aux traductions canadiennes », Simon note que l'intention avouée, par exemple, du traducteur du *Golden Dog* de William Kirby, Pamphile Le May¹², est de donner à lire aux siens la représentation qu'a faite d'eux un « ennemi traditionnel », car il s'agit d'un superbe hommage à leurs ancêtres. Dans cette traduction, « les Canadiens français cherchent à retrouver leur propre vérité telle qu'elle a été écrite – malgré tout – par un étranger » (Simon 1990, 107). Simon précise que jusqu'en 1970, le Québec a traduit surtout des essais (tandis que le Canada anglais traduisait majoritairement des romans) et que ces essais avaient pour sujet principal le Québec lui-même (Simon 1990, 109).

Le contexte socio-politique exerce une influence déterminante sur la façon dont les traducteurs mais aussi les écrivains conçoivent et pratiquent leur art. À cet égard, Gilles Marcotte jette un éclairage intéressant sur les positions relatives des littératures d'expression anglaise et française à Montréal durant la deuxième moitié du XIX^e siècle¹³. Marcotte rappelle que Montréal est alors une « ville duelle », une « ville de conflits », entre « anglo-protestants et franco-catholiques, d'abord, conquérant anglais et vaincu français », mais également « à l'intérieur de la collectivité canadienne-française, principalement entre libéraux et ultramontains » (Marcotte 1992, 109). Ainsi, l'idéologie dominante « clérico-nationale » écarte résolument les zones d'ombre de Montréal pour

présenter une vue panoramique de la cité de la montagne. À l’opposé, le roman populaire montréalais se situe au niveau de la rue, de ses hasards, périls et coïncidences.

Marcotte note par ailleurs que la littérature anglo-montréalaise du XIX^e siècle occupe une « *position dominante, surplombante, englobante* » (Marcotte 1992, 138) qu’il faut absolument prendre en compte pour comprendre le désir de bon voisinage et de représentation favorable des Canadiens français qui animera certains écrivains anglophones de la période :

Montréal est en effet, durant ce siècle, une ville principalement anglaise. Sans doute, la population française, minoritaire au milieu du siècle, augmente-t-elle à un rythme très rapide durant la deuxième moitié, mais la prépondérance anglaise est telle dans le commerce et dans l’industrie, dans la construction de Montréal, que le changement démographique la touche à peine. En littérature, sa position est également d’une relative solidité, elle a des journaux importants, des éditeurs, des revues littéraires dont le rayonnement dépasse même les frontières du Canada. [...] Ainsi placée en position dominante, il n’est pas étonnant que la littérature anglo-montréalaise, entre autres fonctions sociales, ait voulu assumer avec plus ou moins d’enthousiasme celle de faire entrer en contact les deux principaux groupes ethniques de la ville (Marcotte 1992, 138-139).

Marcotte donne l’exemple de Rosanna Eleonora Mullins Leprohon (1829–1879). Née à Montréal, celle-ci épouse un médecin, Jean-Baptiste Lucain Leprohon, en 1851, et publie, au cours de la décennie 1860, trois romans qui comptent des personnages canadiens-français. « *The manor house of De Villerai : a tale of Canada under the French dominion* », paraît en feuilleton dans *The Family Herald* en 1859 et 1860; vient ensuite *Antoinette de Mirecourt; or Secret marrying and secret sorrowing : a Canadian tale* (1864); puis, paraît *Armand Durand; or, A Promise fulfilled* (1868). Selon Marcotte, Rosanna Leprohon est prédestinée par le mariage à l’accomplissement d’une telle entreprise de rapprochement interculturel et elle s’y est vouée « *avec un zèle remarquable* » dont elle a d’ailleurs été récompensée « *par quelques traductions en français* »¹⁴. Marcotte note que le récit francophone, quant à lui, « *s’intéresse peu à la bigarrure culturelle de Montréal; il a plutôt tendance à se refermer sur lui-même, à créer un lieu qui lui soit propre* » (Marcotte 1992, 139).

Un manque de réciprocité

La pratique de la traduction littéraire au Québec est donc marquée par une asymétrie pour ainsi dire constitutive. Le manque d’intérêt de la part des francophones à l’égard de la littérature de langue anglaise du Canada finira même par agacer des apôtres de la traduction littéraire et – en particulier – poétique, comme Frank Scott (1899-1985), traducteur d’Anne Hébert notamment. Scott en viendra à déplorer le fait que les

traducteurs canadiens-anglais comme lui, qui ont déployé maints efforts pour faire connaître les auteurs québécois, ne soient guère payés de retour.

Adhérent à la thèse voulant que la poésie d'un peuple soit un outil de connaissance de celui-ci, Scott écrit, en 1977, dans la préface à ses *Poems of French Canada* : « Traduire des poèmes est le meilleur moyen de découvrir de quelle façon on regroupe des mots pour en faire des poèmes, et il n'y a pas de meilleure fenêtre ouverte sur un pays que celle que nous fournissent ses poètes » (Scott 1982, 115)¹⁵. L'auteur d'un poème, poursuit Scott, doit choisir des mots et des images qui expriment le mieux ce qu'il souhaite dire. Ce processus s'apparente à la traduction.

Scott note avec plaisir qu'il s'est traduit plus de poésie québécoise vers l'anglais au cours des années précédentes. Il souligne que pour préparer son anthologie de poésie canadienne-française en traduction (*The Poetry of French Canada in translation*, 1970), John Glassco a fait appel à 22 traducteurs. Scott déplore toutefois le manque de réciprocité en la matière. Il cite Guy Sylvestre qui souligne, dans son *Anthologie de la poésie québécoise* (1974), qu'il n'existe pas de contrepartie française à l'excellente anthologie de Glassco. Scott trouve dommage qu'il n'y ait que dans la revue *Ellipse*, revue utile mais au nombre de pages restreint, qu'on puisse lire en français des poètes anglophones du Québec de la trempe d'A. J. M. Smith, d'A. M. Klein, d'Irving Layton, de Leonard Cohen, de Ralph Gustafson, de Louis Dudek, sans parler des principaux poètes des autres provinces canadiennes. Le Québec est tellement occupé à se défendre contre un continent non français, estime-t-il, que le climat littéraire est peu réceptif à toute « invasion » anglaise, même de ses auteurs les plus amicaux.

Pourtant, Scott avait fait tout en son pouvoir, à partir des années 1950, pour établir des contacts avec ce qu'il percevait à juste titre comme un milieu littéraire francophone en pleine ébullition. À cette époque, Scott a tenu, chez lui, sur l'avenue Clarke, à Westmount, ce qui s'apparente beaucoup à un salon littéraire. Au cours de plusieurs soirées, des écrivains francophones comme Gaston Miron, Jean-Guy Pilon et Anne Hébert côtoyaient, chez les Scott, des écrivains et traducteurs canadiens-anglais comme John Glassco, Louis Dudek, Irving Layton et Leonard Cohen. Durant cette décennie, Scott publie des poèmes québécois en traduction dans plusieurs revues et en insère même dans un de ses propres recueils¹⁶.

Au cours des années 1960, son ami John Glassco, à qui l'on doit la traduction anglaise des *Poésies complètes* et du *Journal* de Saint-Denys Garneau¹⁷, sera un témoin privilégié de l'évolution des relations entre écrivains de langue anglaise et française au Québec et, plus particulièrement, à Montréal. Durant une bonne partie de cette décennie, Glassco est en train de préparer son importante anthologie de poésie canadienne-française en traduction (*The Poetry of French Canada in Translation*, déjà mentionnée plus haut) qui sera publiée en 1970 par Oxford University Press (Toronto). Ce véritable chantier de traduction poétique du français à l'anglais dont il est le contremaître le met en contact avec de jeunes poètes comme Gérald Godin, Michèle Lalonde et Paul Chamberland, afin de faire la sélection des textes à traduire et d'obtenir les droits de traduction. Durant la même période, un ami de Scott et de Glassco, le poète A. J. M. Smith prépare une nouvelle anthologie de poésie canadienne en anglais et en français (*Modern Canadian*

Verse in English and French) qui paraîtra en 1967, également chez Oxford University Press. Smith sollicite les conseils de son ami Glassco pour le choix des poèmes à y inclure. Ainsi, tout en traduisant des poèmes de Gérard Godin pour l'anthologie compilée par son ami Glassco, Smith ajoutera, à la demande expresse de Godin et avec l'approbation de son éditeur William Toye, la note suivante en guise de présentation de cet auteur dans sa propre anthologie : « *Gérald Godin ne se considère pas comme poète canadien, mais comme poète québécois et s'il a accepté de faire partie de cette anthologie, c'est uniquement parce qu'on lui a permis de faire cette distinction et qu'il importe qu'elle soit faite* » (Smith 1967, 397)¹⁸.

Les mondanités chez les Scott avaient fait place, dans les années 1960, à un discours militant du côté québécois qui laissait peu de marge de manœuvre aux artisans du rapprochement et de la bonne entente entre les deux groupes linguistiques et culturels. Cela n'empêcha pas la direction de la revue semestrielle de traduction de poésie canadienne et québécoise *Ellipse*, fondée en 1969 par D. G. Jones, de consacrer un de ses premiers numéros aux événements d'octobre 1970, en publiant des textes divers en réaction à ces troublants événements. Pour la traductrice littéraire Sheila Fischman, alors membre du comité de rédaction de la revue, *Ellipse* voulait ainsi exprimer sa solidarité envers ses amis écrivains emprisonnés en vertu de la loi des mesures de guerre, comme Gaston Miron et Gérard Godin, mais aussi montrer aux Québécois que certains Canadiens anglais étaient sensibles à leur situation. « *Bien entendu, affirme-t-elle, ce sont de bien grands mots pour une si petite revue, mais on travaille avec les moyens qu'on a, et c'est un document qui reste* » (cité dans Godbout 1998, 11).

Traduire l'Amérique

Simon Sherry a déjà noté qu'en dépit de ce qu'on pourrait appeler la vocation naturelle du Québec de traduire la culture américaine, cela ne correspond guère à la réalité du monde de l'édition. Dans la situation actuelle, les Québécois lisent les romans américains dans des traductions « *made in France* », avec les erreurs et les maladroites qui en résultent, en raison de l'absence d'équivalents culturels (Simon 1988c, 42). La traductrice québécoise Charlotte Melançon s'est intéressée, par exemple, au sort que font plusieurs traducteurs français à la poésie d'Emily Dickinson, qu'elle a aussi elle-même traduite¹⁹. Il était impératif pour elle de s'intéresser d'abord et avant tout à l'œuvre d'Emily Dickinson comme lectrice : pour ce faire, elle a fouillé la période à laquelle l'auteure avait vécu, a cherché à connaître ses lectures, ses influences, tout ce qui a nourri son écriture d'un point de vue intellectuel et herméneutique. Il s'agissait ainsi de faire l'histoire de filiations, de mémoires, de fidélités, de mutations d'idées.

Mais le travail de traduction a conduit Charlotte Melançon sur la piste d'une autre mutation, celle qui s'opère quand les poèmes d'Emily Dickinson sont transposés dans une langue étrangère, en l'occurrence le français. Elle souligne à cette égard l'importance de nommer précisément les fleurs et les oiseaux, les êtres et les choses qui l'entouraient : « *seul le souci de nommer correctement ce monde physique qui l'a ravie permet de le comprendre et, par conséquent, de le traduire* » (Melançon 2000, 81).

Ceci amène Charlotte Melançon ensuite à observer que les traducteurs européens, souvent leurrés par des dictionnaires qui ne tiennent pas compte des réalités américaines, « *sont parfois amenés à dénaturer la réalité physique dans laquelle la poésie de Dickinson prend racine* » (Melançon 2000, 81). Ainsi, le merle d'Amérique, oiseau très important dans la poésie d'Emily Dickinson, ne saurait être confondu avec aucun autre dans son bestiaire. Pourtant, Charlotte Melançon constate avec tristesse que dans nombre de traductions européennes, « *souvent fort belles d'ailleurs – la question n'est pas là* », on ne retrouve pas « *la fibre américaine* » de la culture d'Emily Dickinson. « *Les recours quasi systématiques à des équivalents européens brouillent les poèmes – leur rigueur et leur justesse – pour ne rien dire de leur profondeur historique et de leur inscription dans une culture* », affirme-t-elle (Melançon 2000, 88).

Dans un article paru en 1988 dans un numéro de *Canadian Literature* consacré à la traduction, le poète et traducteur D. G. Jones estime pour sa part que le fait de produire une version d'un poème d'une langue dans une autre n'équivaut pas pour autant à en traduire le sens, puisque le simple fait de transporter le poème d'origine dans un nouveau contexte entraîne forcément le sens *ailleurs*. Jones explique, par exemple, qu'une des significations profondes du poème « Arbres » de Paul-Marie Lapointe réside dans le fait que le poète attribue une valeur globalement positive aux arbres et aux oiseaux, ce qui se démarque du traitement de ces symboles par d'autres poètes, tels Anne Hébert et son cousin Hector de Saint-Denys Garneau, mais aussi des prédécesseurs comme Nérée Beauchemin ou Pamphile Le May. « *Il s'agit d'un poème important dans le contexte de la littérature et de la culture québécoises, écrit Jones, pas seulement en raison de son amplitude, de sa diversité et de sa verve, mais parce qu'il donne à tout ce symbolisme un nouveau développement positif. Il rétablit la continuité entre le passé et le présent, le ciel et la terre, l'oiseau et l'homme.* » Une bonne partie de la signification particulière de ce poème résiderait dans ce renversement positif d'un code symbolique tel qu'il s'était développé au fil de plusieurs générations (Jones 1988, 8)²⁰.

Jones, qui a lui-même traduit « Arbres »²¹, note ensuite qu'il est quasi impossible de rendre ce sens particulier du poème en anglais pour le lecteur moyen de Toronto ou de Calgary. En effet, chez plusieurs générations de poètes canadiens-anglais, l'arbre a fait l'objet d'un encodage passablement différent : pour eux, il s'agit, le plus souvent, de bois qui attend qu'un bûcheron vienne le récolter. « *Le contexte est différent, donc le sens du poème sera différent* » (Jones 1988, 9)²². Pour Jones, le traducteur littéraire ne peut pas, même s'il le souhaite, se contenter de rendre le sens du texte. Il ne peut faire autrement que de *créer* du sens.

Transfiguration

Le caractère créatif de la traduction tend à être assez souvent souligné dans les écrits récents sur le sujet. Prenons pour exemple un superbe recueil de poèmes appelé *Transfiguration* (1998) dans lequel les voix des poètes et traducteurs Jacques Brault et E. D. Blodgett se répondent par le truchement de la traduction. Un court poème de Blodgett est traduit par Brault; cet échange nourrit à son tour un poème de la plume de Brault, qui

est envoyé pour traduction à Blodgett, etc. Dans un article publié dans la revue *Ellipse* en 2000, Blodgett livre quelques réflexions éclairantes sur cette œuvre. À cause de cet échange de paroles, note-t-il, l'Autre est englobé de telle sorte qu'au bout du processus le moi qu'on croit (ou qu'on croyait) être n'est plus le même. « *La transfiguration*, écrit-il, est alors une appropriation de l'altérité, en l'occurrence au moyen de l'échange de textes et de leur traduction. Imaginer la traduction de cette façon, c'est la placer sur un autre plan ontologique dans lequel le processus de transfert peut être perçu comme une sorte d'initiation » (Blodgett 2000, 22)²³.

Dans la pratique comme dans la théorie, le traducteur littéraire est cependant loin d'être toujours perçu comme l'auteur d'une transfiguration de l'œuvre originale, comme celui qui lui donnerait un surplus de sens. Il continue, en effet, d'être le plus souvent considéré comme celui par qui la défiguration de l'œuvre arrive, celui qui, à tout le moins, lui fait écran et empêche le lecteur d'en apercevoir le vrai visage.

Bibliographie

Berman, Antoine. 1999. *La Traduction et la Lettre ou l'Auberge du lointain*. Paris : Seuil.
 — . 1995. *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard.
 — . 1984. *L'épreuve de l'étranger : culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard.

Blodgett, E. D. 2000. « Transfiguring *Transfiguration* », *Ellipse* 64 : 16-23.
 — et Jacques Brault. 1998. *Transfiguration*. Ottawa/Montréal : Buschek Books/Éditions du Noroît.
 — . 1991. « Towards a model of literary translation in Canada », *TTR* 4 (2) : 189-206.
 — . 1989. « Translated Literature and the Literary Polysystem : the Example of Le May's *Évangéline* », *Meta* 34 (2) : 157-168.

Claxton, Patricia. 2000. « Introduction : Looking Back », *Meta*, 45 (1) : 7-12.

Delisle, Jean. 1987. *La traduction au Canada/Translation in Canada, 1534-1984*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.

Even-Zohar, Itamar. 1978. « The position of translated literature within the literary polysystem ». In *Literature and Translation*, sous la direction de James Holmes. Louvain, Belgique : Acco.

Glassco, John. 1975. (trad. et intro.) *Complete Poems of Saint Denys Garneau*. Ottawa : Oberon Press.
 — . 1970. (dir.) *The Poetry of French Canada in Translation*. Toronto : Oxford University Press.

- . 1962. (trad.) *The Journal of Saint-Denys-Garneau*. Toronto : McClelland & Stewart.
- Godbout, Patricia. 1998. « Bientôt trente ans de traduction poétique à la revue *Ellipse* ». *Circuit*, automne : 10-11.
- Guillerm, Luce. 1984. « L'intertextualité démontée : le discours sur la traduction ». *Littérature* 55 : 54-63.
- Homel, David et Sherry Simon. 1988. (dir.) *Mapping Literature, The Art and Politics of Translation*. Montréal : Véhicule Press.
- Jacokson, Roman. 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris : Éditions de Minuit.
- Jones, D. G. 1988. « Text and Context. Some Reflections on Translation with Examples from Quebec Poetry ». *Canadian Literature* 117 : 8-10.
- . 1985. (trad.) *The 5th season*. Toronto : Exile Editions.
- . 1976. (trad.) *The Terror of the Snows. Selected Poems by Paul-Marie Lapointe*. Pittsburgh : University of Pittsburgh Press.
- . 1972. (trad.) « Trees. » *Ellipse* 11 : 17-27.
- Marcotte, Gilles. 1992. « Mystères de Montréal : la ville dans le roman populaire au XIX^e siècle ». In *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, sous la direction de Pierre Nepveu et Gilles Marcotte. Montréal : Fides, p. 97-148.
- Melançon, Charlotte. 2000. « Les mésaventures du merle : les américanimes chez Emily Dickinson », *Meta* 45 (1) : 80-90.
- . 1991. (trad.) *Escarmouches*. Paris, Éditions de La Différence.
- Mezei, Kathy. 2003. « Dialogue and contemporary literary translation? » In *Tendances actuelles en histoire littéraire canadienne*, sous la direction de Denis Saint-Jacques. Québec : Nota bene, p. 107-129.
- . 1988. *Bibliographie de la critique des traductions littéraires anglaises et françaises au Canada/Bibliography of Criticism on English and French Literary Translations in Canada*, Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Oseki-Dépré, Inês. 1999. *Théories et pratiques de la traduction littéraire*. Paris : Armand Colin.
- Scott, F. R. 1982. « Preface to *Poems of French Canada* ». In *The Insecurity of Art. Essays on Poetics*, sous la direction de Ken Norris et Peter Van Toorn. Montréal : Véhicule Press, p. 115-120.
- . 1977. (trad.) *Poems of French Canada*. Burnaby, C.-B. : Blackfish Press.
- . 1962. (trad.) *Saint-Denys Garneau & Anne Hébert*. Vancouver : Klanak Press.

- .1958. (trad.) « Five Quebec Poets ». *Tamarack Review* 7 : 44-52.
- .1957a. (trad.) « Four Poems after Saint-Denys Garneau », *Tamarack Review* 4 : 55-59.
- 1954. *Events and Signals*. Toronto : Ryerson Press.

Simon, Sherry. 2001. « Antoine Berman ou l'absolu critique », *TTR* 14 (2) : 19-29.

- . 1990. « Volontés de savoir : les préfaces aux traductions canadiennes. » In *Préfaces et manifestes littéraires/Prefaces and Literary Manifestoes*, sous la direction de E. D. Blodgett et A. G. Purdy. Edmonton, Alberta : Research Institute for Comparative Literature, University of Alberta, p. 98-110.
- . 1989a. *L'inscription sociale de la traduction au Québec*. Québec : Office de la langue française.
- . 1989b. « Conflits de juridiction. La double signature du texte traduit. » *Meta* 34 (2) : 195-208.
- .1988a. « The True Quebec as revealed to English Canada : Translated Novels, 1860-1950. » *Canadian Literature* 117 : 31-43.
- . 1988b. « Éléments pour une analyse du discours sur la traduction au Québec ». *TTR* 1 (1) : 63-81.
- . 1988c. « Dissymmetries In Canadian Translation. » *Translation Review* 27 : 40-43.

Smith, A. J. M. 1967. (dir.) *Modern Canadian verse in English and French*. Toronto : Oxford University Press.

Stratford, Philip et Maureen Newman. 1975. *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais*. Ottawa, CCRH.

- . 1968. « French Canadian Literature in translation. » *Meta* 13(4) : 180-187.

Sylvestre, Guy. 1974. (dir.) *Anthologie de la poésie québécoise*. Montréal : Beauchemin.

Toury, Gideon. 1980. *In Search of a Theory of Translation*. Tel Aviv : The Porter Institute for Poetics and Semiotics.

- .1978. « The nature and role of norms in literary translation. » In *Literature and Translation*, sous la direction de James Holmes. Louvain, Belgique : Acco.

Notes

¹ Philip Stratford, « French Canadian Literature in translation », *Meta*, vol. 3, n° 4, décembre 1968, p. 180-187.

² Les subventions à la traduction de publications canadiennes par le Conseil des arts ont été établies en 1972. Les premiers Prix de traduction du Conseil sont remis l'année suivante. Ces prix s'ajouteront, en 1987, à la liste des Prix littéraires du Gouverneur-Général.

³ Texte original : « *The birth released some heady elation. Yet it was not universally welcomed* ». Nous traduisons toutes les références en langue anglaise, directes et indirectes, contenues dans le présent article.

⁴ Le fait que les livres traduits sont encore vus d'un mauvais œil dans le monde de l'édition d'aujourd'hui a d'ailleurs fait l'objet de maints commentaires lors d'un récent colloque intitulé « Le livre à la croisée des langues », qui s'est tenu le 19 novembre 2004 à Montréal, dans le cadre du Salon du livre, à l'initiative de la revue *Livre d'ici*.

⁵ « *International translators and scholars have pointed out the importance of a Canadian school of translation influenced by its specific political and cultural context [...]*. »

⁶ Jean Delisle, *La traduction au Canada/Translation in Canada, 1534-1984*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1987.

⁷ Inês Oseki-Dépré, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 62-74.

⁸ « *The traditional view assumes the ontological priority of origin. As a consequence, a source-text is a problem that requires a solution* ([Gideon] Toury, [*In Search of a Theory of Translation*, Tel Aviv, The Porter Institute for Poetics and Semiotics] 1980, p. 40). »

⁹ « *It is a truism of translation analysis that translations inevitably either choose to conform with the writing standards and traditions of the receiving culture (in which case they will be “ethnocentric” and “hypertextual” in Berman’s terms) or to declare themselves a product of an alien reality (and may choose what Berman calls “la traduction de la lettre”)*. » Berman utilise les termes cités par Simon dans *La Traduction et la Lettre ou l'Auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999, p. 26 (première édition : Éditions Trans-Europ-Repress, Mauvezin, 1985).

¹⁰ Toutes les références à ces titres se trouvent dans la brève bibliographie qui accompagne ce texte.

¹¹ Comme l'a souligné Luce Guillerm dans un article sur la traduction au XVI^e siècle, même si le régime dominant des pratiques d'écriture est, à cette époque, encore celui du dédoublement du texte par la glose, le commentaire et l'interpénétration des différents lieux de parole, « *ce n'est pas l'un des moindres paradoxes apparents des effets de la traduction au XVI^e siècle que d'avoir contribué à mettre au point, sur le mode négatif du regret, la représentation nouvelle de la “liberté” de l'Auteur* ». Luce Guillerm, « L'intertextualité démontée : le discours sur la traduction », *Littérature*, n^o 55, octobre 1984, p. 56.

¹² On doit aussi à l'écrivain et traducteur Pamphile Le May (1837-1918) une version française maintes fois rééditée du long poème *Évangéline* de Longfellow. E. D. Blodgett a examiné dans un article la place qu'en est venu à occuper ce poème dans la littérature d'accueil. Il écrit à ce propos : « *Ce qui importe, ce n'est pas de savoir si Longfellow a été bien traduit, mais de voir l'efficacité avec laquelle Évangéline sert de modèle pour un Canada français soumis politiquement*. » (« Translated Literature and the Literary Polysystem : the Example of Le May's *Évangéline* », *Meta*, vol. 34, n^o 2, juin 1988, p. 161 : « *What matters is not how well Longfellow has been translated, but how efficiently Évangéline serves as a model for a politically submissive French Canada*. »)

¹³ Voir Gilles Marcotte, « Mystères de Montréal : la ville dans le roman populaire au XIX^e siècle », dans Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 97-148.

¹⁴Dans sa *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais* (1975), Philip Stratford consigne la parution, en 1865, du roman *Antoinette de Mirecourt ou Mariage secret et chagrins cachés* traduit par J. A. Genand (p. 29).

¹⁵ « *There is no better way of finding out how words can be put together to make a poem than by translating poems, and no better window opening upon a country than that which its poets provide.* »

¹⁶ *Events and Signals* (Toronto, Ryerson Press, 1954). Voir aussi « Four Poems after Saint-Denys Garneau », *Tamarack Review*, n° 4, été 1957, p. 55-59; et « Five Quebec Poets », *Tamarack Review*, n° 7, printemps 1958, p. 44-52.

¹⁷ *Complete Poems of Saint Denys Garneau*, Ottawa, Oberon Press, 1975 et *The Journal of Saint-Denys-Garneau*, intro. Gilles Marcotte, Toronto, McClelland & Stewart, 1962.

¹⁸ *Modern Canadian Verse in French and English*, Toronto, Oxford University Press, 1967, p. 397.

¹⁹ Charlotte Melançon, « Les mésaventures du merle : les américanimes chez Emily Dickinson », *Meta*, vol. 45, n° 1, avril 2000, p. 80-90. Ses traductions de poèmes d'Emily Dickinson ont été publiées sous le titre d'*Escarmouches*, (Paris, Éditions de La Différence, 1991). Charlotte Melançon a aussi traduit des auteurs comme Charles Taylor, John Saul, Northrop Frye et Alberto Manguel.

²⁰ « *This is an important poem within the context of Quebec literature and culture, not only because of its amplitude, variety, and verve, but because it gives this whole symbolism a new positive development. It re-establishes the continuity between past and present, heaven and earth, bird and human [...]. Much of the poem's specific meaning lies in this positive reversal of the symbolic code as it had developed over several generations.* »

²¹ Traduction publiée d'abord dans *Ellipse*, n° 11 (1972), de même que dans deux recueils de poèmes de Paul-Marie Lapointe traduits par Jones : *The Terror of the Snows*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1976, et *The 5th season*, Toronto, Exile Editions, 1985.

²² « *The context is different, so the meaning of the poem will be different.* »

²³ « *A transfiguration, then, is an assumption of alterity, in this instance through the exchange of texts and their translation. To imagine translation in such a fashion places it on a changed ontological level in which the process of transfer may be understood as a kind of initiation.* »

Source: *Documentation et Bibliothèques* (revue trimestrielle publiée par l'ASTED (Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation), vol. 51, n° 2, avril-juin 2005, p. 89-96.